

# LA LIBERTÉ

ORGANE OUVRIER, PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

ABONNEMENTS-VILLE:  
Trois mois \$ 0.60  
CASILLA CORREO 759

Communications, Correspondance et Abonnements:  
CASILLA CORREO N° 759

ABONNEMENTS-PROVINCE:  
Trois mois \$ 0.60  
CASILLA CORREO 759

Buenos Aires, 9 Septembre 1894.

## Illusions et Réalité

Lorsque, au lendemain de l'attentat du Palais Bourbon, les journaliers parisiens et autres eurent à s'occuper de celui qui venait de si brusquement réveiller de leur somnolence les avachis préposés aux affaires publiques de la France, ils ne virent dans l'acte justicier de notre camarade qu'un désir immense de popularité bruyante, qu'une soif immodérée de renom et la satisfaction des sentiments vindicatifs d'une nature froidement méchante et orgueilleuse, que le crime fascine, tuant pour tuer.

« Qu'a-t-il donc à reprocher à la société, cet homme, entré à peine dans la vie, qui puisse justifier son sauvage attentat ? s'écrièrent-ils ; quelles déceptions amères, quelles douleurs cruelles, quelles souffrances si atroces pouvaient, à trente ans, avoir ulcéré aussi profondément ce cœur, pour en arriver à s'arroger le droit de mort contre des gens n'ayant participé en rien à sa détresse ou à ses malheurs ? Nous n'en connaissons aucune assez puissante pour faire germer une aussi épouvantable haine et rendre si impitoyablement féroce l'homme qu'aucune idée malsaine n'a corrompu les instincts de sociabilité et altéré les sentiments de droiture et d'honnêteté qui sont l'apanage de ceux qui cherchent et trouvent dans le travail la tranquillité de l'esprit et la paix d'une conscience satisfaite du devoir accompli. »

Pour ces chacals de la presse, Vaillant était donc inexorable. Il fut, en conséquence, guillotiné. Peu après survint l'explosion du café Terminus, puis l'attentat où Carnot trouva la mort. On se rappelle les glapissements que poussa toute la confrérie à la nouvelle de ces actes de vigueur accomplis par deux jeunes gens de vingt-et-un ans. L'occasion était belle pour eux de rééditer pour Henry et Caserio toutes les insa-

nités dont leur cervelle inventive avait déjà gratifié Vaillant.

Pour ces êtres habitués à remplir toutes les besognes, pour plus sales ou infâmes qu'elles puissent être, et capables de toutes les bassesses, de toutes les vilénies si elles peuvent leur être profitables, les hommes au cœur haut placé, aux sentiments généreux et élevés doivent forcément leur paraître chose étrange et incompréhensible.

Mais ce n'est pas cela que nous tenons à relever dans tout l'échafaudage de calomnieux mensonges débités sur le compte des compagnons morts pour la Cause à laquelle ils s'étaient dévoués.

On a dit qu'il était injuste de s'en prendre à la société de la misère de quelques-uns de ses membres et d'en rendre responsable une classe plutôt qu'une autre. On a dit que, dans cette société, l'homme énergique, décidé à vivre en travaillant, trouvait aide et protection, pouvait s'assurer une existence sans secousse, satisfaire toutes ses passions et aspirations.

Et bien, cela est absolument faux.

Nous n'en voulons pour preuve que la vie de juif-errant, de courses continuelles à laquelle Vaillant, Ravachol, Caserio, Pallas et autres furent condamnés dès leur enfance par les dures nécessités de l'existence.

On connaît celles accidentées de Pallas et de Vaillant, véritables odyssées de naufragés de la vie ; celle de Ravachol, continuellement en lutte contre la rapacité, l'exploitation des patrons chez lesquels il fut amené à travailler de ville en ville ; les pérégrinations de Caserio à travers l'Italie et la France, montrant l'âpreté des circonstances par lesquelles ils ont tous passé ; c'est le roman de tous ceux qui n'ont jamais pu se plier aux dégradantes conditions imposées au prolétariat par les détenteurs de toutes les richesses sociales, conditions qui voudraient faire de nous, majorité productive, les esclaves ou les servants d'une infime minorité de parasites jouisseurs.

Ces existences mouvementées, flétries nous donnent une idée de celles que doivent mener les malheureux qui, n'ayant pas le courage de fuir ou de rompre le milieu où ils s'étiolaient misé-

ramblement, se voient forcés de subir les humiliations déprimantes qui sont le prix de la bouchée de pain que leur jette la pitié des puissants.

On nous demande ce que nous avons à reprocher à la société ! A notre tour nous demanderons ce qu'elle fait pour le travailleur. Nous demanderons quelle souillante perspective s'offre à la vue de celui qui s'appête à entrer en lice dans le grand combat de la vie et quel est le sort qui l'attend au déclin de ses forces, épuisées dans la lutte.

Nous n'avons, pour cela, qu'à regarder autour de nous : les exemples ne manquent pas, ce sont des faits qui parlent tout seuls, et avec quelle éloquence !

Oh ! combien était vrai et saisissant le tableau tracé par Henry devant ses juges de l'épouvantable chaos social, chaos créé par l'avidité égoïste de la classe bourgeoise !

Quand on est le témoin permanent de pareilles infamies, on ne peut moins faire que de laisser déborder la haine qu'on sent gronder en soi. Chez les âmes jeunes, généreuses et ardentes, que l'iniquité et l'injustice révoltent, il est naturel que les sentiments de solidarité dans la souffrance des autres se traduisent par la vengeance implacable envers les auteurs directs ou complices des maux qui affligent l'humanité.

Oui, c'est parmi cette jeunesse qui pense et comprend, qui voit l'affreuse réalité des choses remplacer les rêves qu'ils s'étaient formés en arrivant prendre leur place dans une société où ils croyaient trouver les hommes naturellement bons et où ils ne voient que la méchanceté et la corruption s'étaler de partout, que la bourgeoisie trouvera ses plus mortels ennemis.

On pourra les représenter, ainsi qu'on l'a déjà fait, comme des fous furieux, des cervelles détraquées ou de sanguinaires criminels, mais nous savons que si, d'un côté, l'explosion d'une bombe au milieu des ébats des jouisseurs fait hurler ces messieurs, de l'autre, celui où l'on peine et crève de misère, l'approbation et les encouragements ne manquent pas, et cela nous suffit.

# AUTONOMIE ET SOLIDARITÉ

(Suite et fin).

Nous croyons inutile d'entrer dans de plus grands détails comme quoi les individus peuvent échanger leurs produits en l'absence de toute autorité, puisque comme nous l'avons démontré cela se fait aujourd'hui alors même que les intérêts sont basés sur un antagonisme éfréné, où la fortune des uns est faite de la pauvreté des autres ; à plus forte raison cet échange sera facile quand il y aura solidarité d'intérêt entre tous les individus.

Les moyens à employer pour se procurer les produits dont chaque groupe ou pays peuvent avoir besoin, et réciproquement, sont connus par nos commerçants actuels ; à plusieurs milliers de lieues ils s'alimentent de leur propre initiative ; on nous dira qu'ils ont la garantie de leur marchandise par l'argent qu'ils reçoivent ; et bien, quelque fois, souvent même, ils ne l'ont pas, cet argent, puisque leurs opérations sont basées sur une confiance qu'on nomme, dans le jargon commercial, le crédit, mais qui n'en est pas moins une confiance. Dans la société anarchique il y a une garantie bien plus grande, partant une confiance plus complète, c'est que la localité ou le groupe qui demanderait tel produit sans en avoir besoin, ne pourrait en faire une spéculation ; d'autre part, le groupe à qui l'on demanderait ses produits les enverrait, puisqu'il n'aurait, lui non plus, aucun intérêt à les garder ; ceci est logique.

Quant à savoir si les hommes sont véritablement prêts à vivre d'une façon aussi libre nous n'hésitons pas à répondre affirmativement ; on nous objectera qu'ils ne sauront pas profiter d'une si grande liberté ; il est probable qu'ils ne sauront pas la comprendre comme nos enfants qui auront grandi sous son influence, qui n'auront pas connu cette contrainte, cette hésitation, cette peur de chien battu qui font de nous des esclaves, mais ce qui est certain, c'est que pour que les hommes arrivent à comprendre cette liberté, il faut briser les chaînes qui nous tiennent attachés, car le sentiment de la liberté s'atrophie comme un membre contraint à l'inaction ; du jour que vous rendez l'exercice à ce membre il renaît à la vie et les mouvements qui lui sont naturels se manifesteront, absolument comme du jour où le peuple sortira du servilisme pour agir en toute liberté, il aura des aspirations vers le beau, le bien et le juste que seule cette liberté peut produire.

Si, par exemple, dans la grande grève qui vient d'avoir lieu aux États-Unis, il s'en était suivi une révolution, — ce qui se produira d'un moment à l'autre, — et que les grévistes se soient emparés des chemins de fer et des mines, au bout de huit jours de pratique la grande masse que la bourgeoisie dit n'être pas assez intelligente pour comprendre, aurait parfaitement saisi tous les avantages qu'elle aurait pu en retirer et aurait ad-

mis cette nouvelle forme de travail ; en raison de l'importance de ces deux branches de la production et de leur influence, tous les autres corps de métiers auraient suivi l'exemple ; la classe riche était expropriée, même en lui laissant comme indemnité toute la fortune monnayée, désormais inutile, et les jalons d'une nouvelle forme de la société étaient posés.

Nous croyons d'autant plus à la possibilité de l'application de ces principes, qui sont simples, compréhensibles pour tout le monde, et qui se simplifieront dans l'avenir, car nous devons avouer que nous n'avons pas la prétention de dresser ici un plan unique et uniforme de la société ; nous ne tendons nullement à une unification de vue, sachant parfaitement qu'il y aura toujours différence d'intelligence entre les hommes et qu'il en résultera des divergences de vues, par conséquent divers modes d'agir, seulement nous savons aussi que ces divergences de vues et de modes d'agir ne peuvent empêcher les individus de comprendre l'utilité qu'il y a de transformer la propriété ni de s'entendre sur des bases communes, tout en conservant respectivement leur liberté d'action.

Ce serait faire preuve de trop de prétention d'établir que la société vivra dans un tel cadre, et ce serait, en même temps, aller à l'encontre de la liberté que nous prêchons. Nous voulons tout simplement prouver que les hommes peuvent vivre libres, que l'autorité n'a qu'une action nuisible dans les rapports économiques et aucune utilité, comme les bourgeois se plaisent à le dire. D'un autre côté nous tenons compte de l'évolution constante des choses et des idées qui amène une transformation continue de la vie et qui vient à l'encontre de tout système, serait-il anarchiste.

Ce que nous voulons avant tout c'est la liberté, la liberté aussi grande que possible et, par conséquent, le bien-être qui en résultera. A ceux qui nous disent que les individus abuseraient de cette liberté tant pour ne pas travailler que pour consommer, nous leur répondrons qu'ils se trompent, d'abord parce que dans la consommation il y a des limites qu'on ne peut dépasser, en second lieu ils se trompent également en tant qu'ils croient que certains abuseront de leur liberté, car quand les ouvriers s'organiseront librement, qu'ils auront la responsabilité de leurs actes, ils observeront d'autant mieux leurs conventions qu'ils les auront adoptées sans contrainte ; il y a, du reste, un sentiment d'honnêteté, nous dirons même de générosité, qui domine les ouvriers particulièrement, qui les empêcherait d'abuser vis à vis leurs camarades de ce qu'ils auraient, nous le répétons, librement contracté.

Ceux qui pourraient abuser de leur liberté, ceux qui ne seraient pas prêts à vivre dans une société libertaire et autonome ce sont les fainéants, les bourgeois, mais de ceux-là nous nous moquons, car ils sont trop peu nombreux pour pouvoir se mettre en travers de la marche de la société, pour barrer la route au progrès comme ils le font aujourd'hui. En plus de cela, les conditions modificatrices étant changées, la société, au lieu d'engendrer des égoïs-

tes, des fainéants et des voleurs, comme actuellement, produira des hommes bons et généreux, et ceci, peut-être d'une façon plus prompte qu'on ne le suppose, car si les qualités physiques et morales se transmettent graduellement par les lois d'hérédité, il y a aussi les conditions nouvelles de l'existence qui les modifieront rapidement ainsi que l'influence des milieux. Or, les milieux étant bons, la force corruptrice de la société bourgeoise se trouve limitée, elle ne pourra avoir qu'une action sans importance contre les tendances des individus à devenir meilleurs.

Déjà, aujourd'hui, ne voyons nous pas que dans une certaine classe de cette bourgeoisie le bonheur factice qui fait le fond de leur jouissance ne répond plus à leurs désirs ? Ne constatons-nous pas un malaise, aussi bien dans un certain milieu fortuné que dans la classe pauvre ? Ceci, pour cette raison, qu'au plus l'homme évolue, au plus ses jouissances sont faites des jouissances des autres, car étant donné la misère que supporte les trois quarts des individus, ils ne peuvent, — à moins d'être de véritables brutes, — être heureux, jouir de la vie, même possédant la fortune, ce qui explique que les plus intelligents, parmi cette classe, viennent parmi nous, ayant enfin compris que la vie ne consiste pas exclusivement dans ces deux fonctions : absorber et digérer, ce qui explique aussi que l'application de nos principes est possible avec les générations existantes.

D'autre part, quand les individus auront tenté ces essais d'une nouvelle organisation de la société, quand tous les bras actuellement inoccupés produiront, quand tous ceux occupés à des travaux inutiles et que l'on compte par millions seront utilisés, quand les machines perfectionnées, tant dans l'industrie que dans l'agriculture, pourront être mises en activité, la production sera tellement grande, tout en diminuant la quantité de force à dépenser, que le bien-être qui en résultera corrigera tous les individus de revenir sur le passé et préservera la société de leur égoïsme.

## MOUVEMENT SOCIAL

A Airlie, en Ecosse, les mineurs en grève ont été attaqués par la police. Il en est résulté plusieurs morts et blessés de part et d'autre.

Crever de faim, d'une explosion de grison ou d'une balle policière, tel est actuellement le lot des travailleurs, et il en sera ainsi jusqu'à ce qu'ils aient le courage de bouleverser l'actuel état de choses en expropriant et balayant les canailles qui les exploitent ou les font massacrer.

\*\*\*

Les ouvriers de la fabrique de gaz à Vienne menacent de se mettre en grève si leurs salaires ne sont point augmentés.

La gent hupée de l'endroit craint fortement la réalisation de ces menaces qui

aurait pour conséquence de plonger la ville dans une obscurité complète. Il pourrait leur arriver pire...

\*\*\*

Comme preuve de la prospérité générale de l'Europe, les grèves éclatent un peu partout. En voici une autre ; c'est celle des ouvriers serruriers de Bilbao, en Espagne, qui exigent une augmentation de salaire et une diminution des heures de travail.

Là, également ON craint des troubles, aussi les gardiens de l'ordre sont-ils prêts à massacrer les ouvriers à la première velléité de révolte.

C'est, pour les tués, une solution comme une autre de la question sociale.

\*\*\*

Un qui n'aura plus à s'inquiéter des faits et gestes des compagnons, c'est ce riche commerçant de Crusinallo, dans la province de Novara, à qui des camarades viennent de coudre la bouche. Ce monsieur n'aimait pas les anarchistes et l'avait démontré en diverses occasions, aussi ceux-ci n'ont pas voulu rester en reste. Comme on dit en pur idiome castillan : « Era justicia. »

\*\*\*

Les dragueurs du canal de Suez se sont déclarés en grève. Ils demandent un plus fort salaire, menaçant de couler les dragues s'il n'est point fait droit à leurs réclamations.

Espérons qu'ils ne s'en tiendront pas aux menaces.

## LES LOIS

Nos législateurs, hommes savants et profonds observateurs, nous disent : Tout, dans l'univers, est soumis à des lois ; tout y obéit, depuis les vastes mondes qui roulent dans l'espace infini jusqu'au plus petit insecte ; par conséquent la société, ou plutôt les hommes qui la composent, doivent aussi obéir à des lois.

Nous regrettons de donner un démenti formel à ces paladins défenseurs de l'ordre social bourgeois ; mais tout ce qu'ils affirment à propos des lois fabriquées par eux pour combattre notre liberté est absolument faux, et nous le prouvons.

Ce qu'en langage scientifique on appelle une loi, c'est la constatation de phénomènes qui se produisent constamment de la même façon, tant que les conditions nécessaires, indispensables même à la production de ces phénomènes restent rigoureusement les mêmes.

Les lois sont donc une déduction des faits constatés, mais n'obligent nullement ces faits à se produire.

Non, dans la nature, aucun des phénomènes que nous constatons n'obéit à des lois, car ce serait admettre que ces lois sont antérieures aux phénomènes ; mais comment pourraient-elles exister tant que les phénomènes sur l'observation desquels elles se basent ne se sont pas produits ?

Un exemple : On a constaté que chaque fois qu'on touche le feu on se brûle ; on en a déduit une loi, car ce phénomène se produit toujours dans tous les temps et pour tout le monde ; mais la loi n'existe que parce qu'il y a du feu, sans cela elle ne serait pas.

Les lois sont des propriétés inhérentes aux différentes manifestations de la matière et ce sont ces propriétés ou causes constantes produisant des effets constants, tant que les conditions restent les mêmes, qui nous permettent de déduire des lois.

Chaque atome dans la nature est un monde complet ou microcosme autonome s'appartenant et n'appartenant qu'à lui ; qui a des tendances qui lui sont propres et qu'il cherche à réaliser. On ne peut lui imposer nulle loi autre que celles qui sont en lui sous peine d'arrêter net son évolution.

L'homme est absolument de même ; c'est aussi, et à bien plus forte raison, un monde complet et autonome. Si on contrarie ses goûts, ses tendances, en un mot, sa volonté, on arrête court son évolution, on produit une monstruosité et voilà pourquoi nous constatons tant d'anomalies dans notre société depuis qu'on a voulu soumettre l'homme à des obligations si contraires à ses tendances naturelles.

Pour que ce fatras de grimoires incompréhensibles qu'on appelle les lois sociales soit logique, il faudrait que toutes ces prétendues lois ne subissent aucune infraction ; que tous les individus sans exception qui composent la société les accomplissent d'eux-mêmes avec une régularité mathématique jamais démentie. Alors oui, mais seulement alors, vous pourriez avec raison enregistrer ces lois, car elles auraient comme toutes les lois scientifiques l'observation pour base.

Mais avoir la prétention de dicter des lois, sans même se préoccuper de connaître, d'approfondir les êtres auxquels on veut à toute force les appliquer, sans savoir s'ils ont en eux la moindre tendance à réaliser ces lois, c'est simplement absurde.

Que nos législateurs essaient donc de faire une loi ainsi conçue : A partir du 1<sup>er</sup> octobre tous les enfants du sexe masculin devront naître avec des cheveux noirs et des yeux bleus et ceux du sexe féminin avec des yeux noirs et des cheveux blonds, sous peine pour les parents d'être condamnés aux galères, et vous verrez le résultat !

Vous verrez comme la nature de chaque être qui viendra au monde se chargera de donner un démenti formel à votre loi stupide et se moquera de vos belles ordonnances.

Pourquoi ne pas obliger aussi les lapins à avoir des plumes ? Cette prétention vous paraîtrait absurde et idiote ? et cependant vos lois sont toutes aussi illogiques.

En effet ; comment peut-on prétendre sans folie soumettre aux mêmes lois des millions d'hommes ayant tous des cerveaux, des goûts, des aptitudes, une intelligence, une volonté et des moyens d'action si différents ? On sait qu'il n'y a pas dans tout le monde deux êtres identiquement pareils et l'on veut les faire agir tous de la même façon !

Obligez donc à manger quel qu'un qui

n'a pas faim, sous prétexte qu'il faut manger pour vivre et vous lui donnerez une indigestion.

Forcez donc un enfant à apprendre les mathématiques s'il n'a du goût que pour la littérature ; dites à une personne calme d'être vive et agitée, à une autre qui est faible et qui aime les travaux délicats d'être robuste et de travailler la terre, etc., vous n'obtiendrez aucun résultat et cela se comprend, car la nature de chacun de ces êtres obéit à des tendances qui lui sont particulières, tendances natives qui sont intimement liées à ce qui constitue sa personnalité, et tout ce qui vient contrecarrer ces tendances arrête l'évolution de ces êtres, détruit leur autonomie et les détourne du but naturel pour lequel ils avaient été créés ; et c'est pourquoi ils se révolteront toujours contre les lois qu'on fera pour empêcher leur libre développement.

Or, toutes les lois sans exception élaborées par les législateurs, ne sont que des impositions contraires à la nature des individus. Les uns obligent à faire certaines choses et les autres « détiennent » d'en faire certaines autres, sous peine de punitions plus ou moins sévères, mais toutes injustes.

En effet ; s'il y a imposition il y a violence, et dès lors il n'y a plus loi, car nous avons démontré que toutes les lois s'accomplissent volontairement, naturellement ; or, ce n'est pas ce qui a lieu dans le cas présent, puisque toutes ces prétendues lois humaines sont contrevenues et qu'il a fallu employer la force, la brutalité et aller souvent jusqu'à tuer les individus pour les « obliger » à se plier à ces lois iniques. Et c'est pour cela qu'il a fallu et qu'il faudra toujours aux gouvernements, quels qu'ils soient, même socialistes, une armée de policiers, de gendarmes et de bourreaux pour maintenir, contre tout principe de justice, cette ignoble institution qu'on appelle : « Les Lois ».

(A suivre).

## Richesse et Misère

IV

LA SITUATION  
DE LA CLASSE OUVRIÈRE

(Suite.—9).

La classe ouvrière est malheureuse pour une foule de raisons, mais la première est que la vie qu'elle mène est absolument contre nature ; physiologiquement il est impossible qu'un organisme humain résiste aux influences délétères qui agissent sur le prolétaire des villes dans le milieu où il est condamné à séjourner. Ce n'est pas seulement la fatigue horrible des longues heures de travail qui use l'ouvrier, ce n'est pas seulement le surmenage physique auquel il est soumis qui ruine sa santé et fait de lui un vieillard de bonne heure, l'air même qu'il respire le con-

damne à une mort beaucoup plus hâtive que celle des autres hommes et, alors même qu'aucune autre influence n'agirait sur lui pour le miner, il ne pourrait pas arriver à atteindre la moyenne de vie de l'humanité.

C'est un fait absolument reconnu aujourd'hui par tous les biologistes que la pureté de l'air décroît en raison directe du nombre des habitants qui vivent réunis sur un même espace. Sur l'immense mer, que ne souille aucune déjection humaine et que le vent balaye librement, l'air est organiquement tout à fait pur; sur le rivage, les microbes commencent à apparaître dans l'atmosphère et leur nombre va croissant à mesure qu'on s'éloigne des campagnes peu habitées pour aller dans les villes. Dans les grandes agglomérations humaines, dans les cités de milliers et de millions d'habitants, l'air contient, en immense quantité, des microbes de toute espèce, des corpuscules minéraux et végétaux, des organismes pathogènes. Et dans ces villes elles-mêmes ce sont les quartiers les plus pauvres, les maisons les plus étroites et les plus sombres qui ont l'air le plus fortement microbique, ce qui s'explique très bien scientifiquement, car la lumière est l'agent principal de la destruction des germes atmosphériques; sous son action oxydante, comburante, les bacilles générateurs des maladies virulentes s'atténuent ou se détruisent rapidement. Là où la lumière fait défaut les microbes pullulent: les vieilles maisons de Paris renferment 36.000 bacilleries par mètre cube d'air.

Dans toutes les grandes villes de l'Europe et des Etats-Unis les conditions hygiéniques sont aussi mauvaises, car l'augmentation rapide de la population dans tous les centres, rend l'entassement des habitants absolument fatal. Berlin est, à cet égard, la cité que l'on peut prendre comme type de ces agglomérations urbaines où l'encombrement produit des résultats monstrueux. En 1880, il y avait plus de 100.000 personnes vivant dans 23.000 caves ou souterrains et les maisons des quartiers ouvriers étaient tellement surpeuplées que 200.000 personnes se trouvaient obligées de coucher à 4 ou 5 dans une seule pièce. Depuis 1880, les choses ont encore empiré et dans la plupart des villes ouvrières il en a été de même. A l'heure actuelle, on peut affirmer hardiment qu'il n'y a pas une cité dont les quartiers pauvres soient dans des conditions hygiéniques supportables.

C'est donc dans une atmosphère souillée, saturée de microbes pathogènes, de moisissures et de mauvaises odeurs que vivent les infortunés prolétaires. Les riches, eux, fuient prudemment les grandes villes pendant quelques mois de l'année; quand ils sont fatigués de danser et de souper dans leurs somptueuses demeures urbaines, ils vont sur le bord de la mer ou dans leurs châteaux respirer l'air pur, retenir leurs forces. Les misérables n'ont pas cette ressource, ils sont cloués à leurs taudis, il faut qu'ils y restent et c'est déjà une souffrance que d'être condamné à s'imprégner perpétuellement de cet air de mort qui vous entoure.

Jamais les malheureux qui vivent dans les grandes cités ouvrières ne connaîtront la joie d'ouvrir largement la poitrine et de sentir pénétrer la vie avec la pure effluve respiratoire; le mélange pollué qu'ils absorbent sous le nom d'air les condamne à n'être jamais que des êtres physiologiquement incomplets auxquels manquera toujours le rouge vital d'un sang riche; ce sont des victimes marquées d'avance par le destin et que l'implacable phthisie saisira à la fleur de l'âge.

Il faut aller dans les hôpitaux pour voir l'influence terrible qu'exerce l'habitat sur la classe ouvrière; les maisons hospitalières sont en effet peuplées de travailleurs.

Toutes les formes de maladies, toutes les variétés pathologiques sont représentées par eux dans ces lits mornes où la plupart devront mourir. Leurs corps sont des réceptacles toujours ouverts où les contagions et les bacilles peuvent évoluer à leur aise; où la mort, cette horrible mégère aux yeux caves, se plaît à faire ses cruelles expériences pathologiques avant de les frapper. Nous tous qui mangeons bien et qui respirons un air pur, nous mourons bien comme eux, mais nous ne sommes pas, pendant la plus grande partie de notre vie, assaillis sans cesse par des agents de destruction qui nous minent et nous rongent; nous ne sommes pas comme eux des théâtres charnels où s'agitent les acteurs hideux d'un horrible drame pathologique; toute la légion affreuse des maladies ne s'abat pas à tout moment sur nous pour nous torturer; nous ne savons pas, en un mot, ce que c'est que souffrir; eux, pour la plupart, le savent. Tous ou presque tous les ouvriers, en effet, passent par l'hôpital et il y a des milliers d'entre eux qui viennent y mourir après une vie de labeur et de souffrance. Et il n'y a rien de navrant comme l'abandon de ces malheureux à cette dernière heure, où ils n'ont pas même la joie de sentir une main amie serrer la leur, avant le saut fatal dans le néant.

Le milieu où vivent les prolétaires urbains n'est qu'une des causes de la désorganisation physiologique qui, de bonne heure, s'opère en eux et diminue considérablement leur vie moyenne. Le genre de travail auquel ils se livrent contribue aussi à les user prématurément et les conduit même plus sûrement à la maladie, à la souffrance, aux infirmités cruelles. La plupart des métiers manuels sont effectivement des métiers insalubres par eux-mêmes ou rendus tels par l'incurie des patrons. Et ce qu'il y a de plus triste dans ce fait c'est que les ouvriers qui travaillent dans les plus mauvaises conditions hygiéniques sont ceux qui ont les plus faibles salaires; le fétichisme de l'inégalité domine tellement notre société actuelle que la bourgeoisie a trouvé le moyen d'établir une aristocratie de privilégiés jusque dans les rangs des prolétaires: ceux qui ont les métiers manuels les moins pénibles et les moins répugnants sont ceux qui gagnent le plus, quand le simple bon sens dit que ce devrait être le contraire.

De tous les forçats du travail les ouvriers mineurs sont à cet égard les plus maltraités. Si Dante eût vécu six siècles

plus tard et qu'il eût visité les mines actuelles il en eût fait l'un des cercles de son Enfer. Emile Zola en a donné dans «Germinal» une description saisissante. Si vous n'avez jamais visité ces gouffres où descendent chaque jour des centaines de milliers d'hommes, lisez cet admirable ouvrage et vous aurez une idée de la vie que mènent les houilleurs dans l'atmosphère impure de la mine. Ces malheureux, qui sont obligés de ramper à tout moment dans les galeries d'attaque et de travailler presque toujours le corps contourné, subissent de véritables tortures physiques pour arriver à creuser la roche. Toutes les souffrances que peuvent faire subir les brusques changements de température, ils doivent chaque jour les supporter et quand ils ont grelotté sous les courants d'air glacés de la galerie de roulage, ils vont respirer l'air surchauffé des galeries d'attaque où les gaz délétères et le suintement des roches ajoutent encore à ce qu'ils doivent souffrir. Des femmes, des enfants participent à ces travaux terribles. Parmi les hercheuses qui chargent les chariots et les font rouler de la taille au plan incliné de la mine, il y a des jeunes filles de 16 ou 17 ans. Ces pauvres enfants restent de 15 à 18 heures par jour dans les galeries et chargent jusqu'à 70 chariots ou berlins.

(A suivre).

### Corporations et Associations Ouvrières

Société cosmopolite de secours mutuels et améliorations sociales des ouvriers forgerons, mécaniciens, fondeurs et annexes. Secrétariat: Ayacucho 1394. Dimanche, 9 septembre, à 2 heures de l'après-midi, grande réunion de propagande, dans le salon de la société Union Suisse, rue San José 7.

Sont invités tous les ouvriers, socialistes ou non.

### SOUSCRIPTION PERMANENTE

POUR LA PROPAGANDE

Liste de Pelotas: Baudon, 1000 reis, Boquet, 1000, B. Largesse, 3000, Savart E., 2000, Zim, 500, Botter, 1000, Passe-Partout, 500, Diner, 300, Gruvet, 1000, R. Pieroni, 500, Fait vite, 500, Gaston, 2000, Divers, 1700: total, 15.000 reis, soit 8.50 \$.—C., 1—P., 0.50—Mme F., 1—Un désespéré, 0.50.—Total: \$ 11.

A ce jour: 583.92 \$.

### PETITE CORRESPONDANCE

Victor C., à Pelotas.—Avons reçu lettre et envoi. Merci. Ferons commission à H. L.

Les camarades qui auraient des remises de fonds à faire pour la compagnie Pallas, peuvent envoyer à l'adresse suivante:

Angela VALLÉS (viuda Pallas), calle de Rosal, n° 13.—Barcelonne (Espagne).